

La tempête

21 novembre 1974

Il n'y avait rien de particulier en ce jeudi matin d'automne qui laissait présager une journée mémorable. Le ciel était sans doute gris. Les prévisions météo annonçaient sans doute une chute de neige. En 1974, bien avant que quiconque ait prononcé les mots "réchauffement de la planète", une chute de neige en novembre n'avait rien de spécial.

Mes souvenirs du début de la journée sont très vagues. Maman m'a sûrement emmitouflée soigneusement pour que j'attende l'autobus scolaire sur le trottoir. Comme d'habitude. (En maternelle, on nous ramassait à la porte!) J'ai sûrement choisi le premier banc à droite. Comme d'habitude. (Première à bord!)

Il y a fort à parier que j'ai appris des nouveaux mots de vocabulaire ce matin-là à Marguerite-Bourgeoys. Comme d'habitude. ("Squirrels", "cats", "horses"? Peut-être. J'ai oublié. Pas important.)

Peut-être est-ce ce matin-là que Mrs. Bergeron nous avait demandé d'apporter un disque qui nous plaisait, afin de le partager avec la classe? J'ai rongé mon frein quand ils ont boudé Chez Hélène, pour ensuite s'intéresser inexplicablement à cette cacophonie rock que Maria Gastaldi avait apportée de la collection de sa grande soeur. Ouach!

Dehors, la neige tombait. De plus en plus fort. De plus en plus vite.

Quand l'autobus est arrivé à midi pour nous reprendre, on voyait à peine devant soi. Dans la cour d'école, du haut de nos trois pommes, la neige nous arrivait déjà aux genoux.

Lentement, mais non sûrement, le bus a amorcé son trajet. À l'inverse. Comme d'habitude, je serais la dernière reconduite.

La tempête continuait. L'autobus avançait de peine et de misère, balayé dans la poudre blanche comme un dessin qu'on efface d'un Etch-a-sketch.

Et voilà qu'à peine sorti du Vieux-Boucherville, avant même d'avoir déposé la première élève chez elle, le bus s'échoit dans une petite rue toute de blanc revêtue. Comme s'il abandonnait la lutte. Refusant de faire un effort de plus devant l'énormité de la tâche.

Se rendant à l'évidence, la conductrice n'hésite pas une seconde, ouvre la porte, et en descendant, nous dit de ne pas bouger d'un poil. Elle fraie son chemin tant bien que mal jusqu'à la porte de la maison devant laquelle nous étions "stationnés".

Tous massés du même côté de l'autobus, pour épier à travers nos fenêtres, on voit une grosse femme joviale répondre à la porte, tout étonnée. De la visite? À cette heure-ci? Par cette température?

Il suffit de quelques mots – les deux femmes d'action sont clairement d'accord.

Et voilà que la conductrice nous fait descendre de l'autobus à la queue leu leu. Dans l'allée d'auto, du haut de nos trois pommes, la neige nous arrive maintenant aux mitaines.

On essaie de suivre sans basculer dans les pas fraîchement tracés menant à la porte, mais ils se remplissent à vue d'oeil. Il y a du blanc à perte de vue.

La peur me saisit.

La grosse femme joviale nous accueille dans sa maison. Toute la trollée. On devait être une vingtaine. Pendant que la conductrice donne un coup de fil à l'école pour faire avertir nos parents, on ôte nos bottes, semant des flaques de neige un peu partout dans le vestibule. La pile de tuques, mitaines, manteaux et jambières forme une masse indéfinie. Comble de l'ironie, la grosse femme joviale, elle, ne porte rien de plus qu'un short et un t-shirt, et c'est un mini-miracle qu'elle ait entendu la sonnette parce qu'elle a visiblement été interrompue pendant qu'elle passait l'aspirateur.

J'ai un noeud dans l'estomac. Je suis dans la maison d'une étrangère, et je veux rentrer chez moi.

Les minutes me paraissent des heures. La grosse femme joviale met la main à la pâte – sandwichs au fromage et jus d'orange pour tout le monde. Je n'arrive pas à avaler.

La tempête continue de s'abattre.

Je suis entourée des mêmes camarades qu'à tous les jours, et pourtant je ne dis pas un mot. Je ne trouve aucun jeu amusant. J'ai des noeuds dans l'estomac, et je veux rentrer chez moi.

Vers la fin de l'après-midi, alors que la tempête commence à s'estomper, Josée Simoneau est la première chanceuse à partir. Au fil des quarts d'heure, quelques autres parents réussissent à venir chercher leurs enfants. À chaque fois que la sonnette se fait entendre, je sors de ma bulle l'instant d'un espoir; à chaque fois, je suis déçue.

Enfin, vers 20h00, mon cauchemar s'achève. Cette fois-ci, la sonnette est la bonne. Papa est à la porte – il a réussi! Lui qui ne porte jamais de tuque, en portait-il une ce soir-là? Peut-être. J'ai oublié. Pas important.

Jamais je n'ai enfilé mes jambières et mes bottes à une telle vitesse. Je suis folle de joie. J'ai sûrement oublié mes manières et c'est Papa qui a remercié la grosse femme joviale.

Dehors, du haut de mes trois pommes, la neige m'arriverait aux aisselles. Mais Papa m'a pris dans ses bras pour m'emmener à l'auto. Les noeuds dans mon estomac se desserrent.

Jamais je ne me suis sentie plus en sécurité.